

MARCEL BRISEBOIS AU MAC : Un musée à faire

LA PRESSE

Samedi le 18 janvier 1985

Ce n'est pas parce qu'il est prêtre, me direz-vous, qu'il faut lui donner le bon dieu sans confession. Mais à voir la manière posée, sérieuse et réfléchie avec laquelle il aborde la situation du Musée d'art contemporain dont il est directeur depuis six semaines, on a vraiment envie de laisser à l'abbé Marcel Brisebois toutes les chances qui reviennent à un bon coureur.



JOCELYNE LEPAGE

À l'écouter parler cependant, on a l'impression que le parcours à suivre pour atteindre la ligne d'arrivée, c'est-à-dire faire du MAC un véritable musée respectable et véridique, a été semé d'obstacles quasiment infranchissables par lequel pouvoit s'atraner, pour ne pas dire gouvernemental.

Prenons, par exemple, le projet de construction du musée à la Place des arts. Personne n'a envie de remettre en question la nécessité de sortir le MAC de cette Sibérie montréalaise qu'est la Cité du Havre. Mais le projet de la Place des Arts a été pensé à Québec, élaboré à Québec et décidé à Québec jusque dans son programme architectural, explique M. Brisebois. Les gens du Musée n'ont guère été consultés, semble-t-il. L'enveloppe budgétaire destinée à ce projet est de \$20 millions. Or, d'après diverses évaluations faites pour le compte du Musée, le coût de la réalisation du projet dépasserait de beaucoup cette somme.

Vous aurez remarqué, comme moi, que les travaux de construction du futur musée sont d'ailleurs arrêtés depuis quelques semaines. L'hiver n'y est pour rien. L'abbé Brisebois procède actuellement à une révision complète des plans avec l'aide d'experts et avec le personnel du Musée qui est ici consulté pour la première fois. Il consacre à cette tâche 50 p. cent de son temps. On a l'impression qu'il lui faut tout revoir, tout repenser. Pour reprendre l'euphémisme utilisé par M. Brisebois, il faut « optimiser l'enveloppe architecturale », faute de mieux. Et chaque semaine de retard coûte cher.

L'été dernier, dans une entrevue accordée à LA PRESSE, Fernande Saint-Martin qualifiait le projet de la Place des arts de « véritable catastrophe ». « Les normes muséologiques les plus élémentaires, disait-elle, n'ont même pas été respectées. » L'abbé Brisebois n'est pas loin

d'abonder dans le même sens. On peut même se demander si le nouveau directeur ne souhaite pas quelque intervention divinement libérale pour régler le problème.

Un vrai musée ou une grosse galerie ?

Une autre question qui préoccupe beaucoup de gens et à laquelle il aurait sans doute fallu répondre avant même de faire les plans du futur musée, (cette manie de mettre la charrue avant les boeufs !), c'est celle de la vocation du Musée d'art contemporain. Veut-on en faire un centre d'art contemporain, c'est-à-dire une grande galerie d'art expérimental dépourvue de collection, ou un vrai musée ?

Le conseil d'administration du Musée d'art contemporain ne s'est pas encore prononcé sur cette question, répond M. Brisebois. Il n'a toujours pas défini ses grandes orientations, ni déterminé ses politiques d'acquisition, de dessaisissement, de programmation, ni même établi un organigramme. Il y a actuellement trois postes vacants au sein du conseil qui doivent être comblés au cours des prochaines semaines par la nouvelle ministre des Affaires culturelles, Mme Lise Bacon.

Mais pour le directeur, qui exprime ici une opinion personnelle, l'article 23 de la Loi dit bien que le Musée d'art contemporain doit promouvoir, diffuser

et conserver l'art québécois contemporain en plus d'assurer la présence ici de l'art contemporain international. À la différence de centres d'art contemporain comme ceux de Londres et de Boston, dit-il, le Musée de Montréal a, entre autres fonctions, celle de donner une interprétation diachronique (évolution dans le temps) des œuvres, justement parce qu'il a une collection, tandis qu'un centre d'art contemporain se limite à une interprétation synchronique (même époque). Le MAC se doit de pouvoir faire les deux.

Le budget d'acquisition du MAC a été porté de \$135 000 en 1984-1985 à \$270 000 pour 1985-1986. Ce n'est pas encore le budget de la collection Lavalin, mais on peut espérer. Le directeur compte sur l'appui du secteur privé au budget d'acquisition de même que sur les dons d'œuvres d'art.

S'il n'en tient qu'à M. Brisebois, c'est un musée que nous aurons.

«Faire» le musée

Ce n'est pas pour déterminer l'importance d'un courant contemporain par rapport à un autre que Marcel Brisebois a été placé à la tête du Musée. Son mandat consiste, selon lui, à mettre sur pied les structures mêmes du Musée. « Il faut tout réorganiser, dit-il. On passe d'une succursale de ministère à une institution qui acquiert une certaine autonomie et qui doit se structurer. Le gros de mon

travail consiste à établir ces structures. C'est pour ça que j'ai accepté le poste. »

« Je suis un gestionnaire, dit-il encore, un chef qui doit se constituer une équipe en vue de déterminer les grandes orientations du Musée avec le conseil d'administration à qui je ferai

travail consiste à établir ces structures. C'est pour ça que j'ai accepté le poste. »

Quant à ceux qui se demandent si la tendance récente des catholiques à témoigner de leur foi au travail (pensons à la C.E.C.M.) pourrait atteindre Marcel Brisebois, prêtre séculier, et nuire à son travail, l'abbé répond ceci et adopte même ici un ton intransigeant : « Aucune ingérence de l'Église dans mon travail ne serait supportée. Je démissionnerais plutôt ». Pas de l'Église, mais de son poste.

On connaît le résultat des consultations que je mène auprès de l'équipe interne (le personnel du Musée) et auprès d'autres personnes. »

L'abbé Brisebois est un homme d'équipe. Il aime à le répéter. C'est un homme qui sait facilement se faire aimer. Il a beaucoup d'amis dont on peut lire la liste prestigieuse dans le dernier numéro d'Actualité. On dit, dans le milieu des galeries, qu'il est très proche de la communauté juive de Montréal, celle-là même qui a été écartée pendant des années du Musée des beaux-arts longtemps dominé par la communauté anglaise, dit-on encore. Et que ce genre de relations a pesé dans la balance quand est venu le temps de choisir un directeur. C'est vrai qu'il compte beaucoup d'amis juifs, dit-il, mais aussi grecs, italiens et québécois et qu'il a besoin de tout le monde pour « faire » le Musée.

Marcel Brisebois, on le sait, est l'animateur réputé de *Rencontres* et de *Second regard*, entre autres, à Radio-Canada. Il était, jusqu'à tout récemment, secrétaire général du Cégep de Valleyfield, et membre ou président d'un nombre impressionnant de comités au Musée des beaux-arts de Montréal.

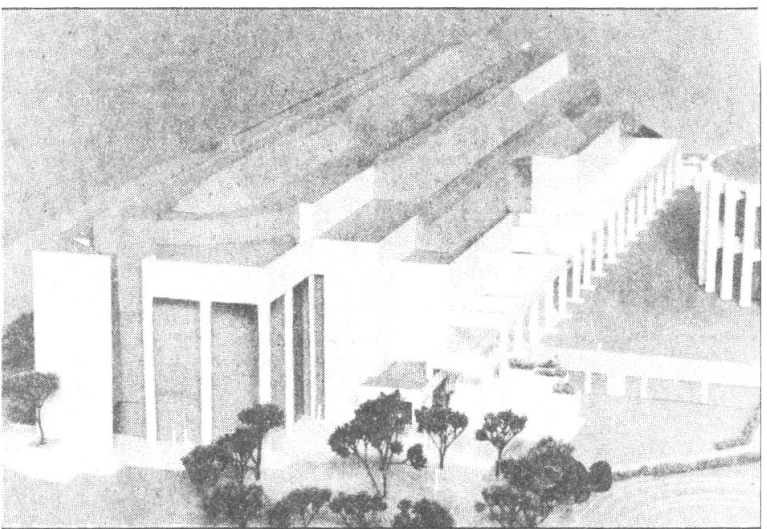
Sa nomination n'a guère suscité d'enthousiasme auprès des conservateurs et historiens d'art de Montréal. On les comprend. Chaque fois qu'un poste intéressant s'ouvre quelque part au Québec, on va chercher un étranger ou quelqu'un d'autre qui ne vient pas du milieu. Quand donc le gouvernement

travail consiste à établir ces structures. C'est pour ça que j'ai accepté le poste. »

« Je suis un gestionnaire, dit-il encore, un chef qui doit se constituer une équipe en vue de déterminer les grandes orientations du Musée avec le conseil d'administration à qui je ferai



Même s'il est prêtre, Marcel Brisebois assure qu'il n'y aura aucune influence de l'Église sur son travail au Musée d'art contemporain. photo Michel Gravel, LA PRESSE



L'édifice du Musée d'art contemporain, dont la construction a été entreprise, puis arrêtée, à côté de la Place des Arts, pourrait bien ne pas être, quand il sera terminé, celui auquel on s'attendait et qui est représenté sur cette maquette.